

Madame Annette Déryaz-Rochat, en cette nouvelle brochure, se souvient de ses jeunes années passées aux Charbonnières à la fin du XIX^{ème} siècle comme au début du XX^{ème}. Mère de vie différent dans un monde très peu mécanisé, grandes familles, tribus pourrait-on dire, et qui avaient parfois le rare bonheur de cultiver l'amitié en des retrouvailles nombreuses. Ne serait-ce pas dans ce genre de vie-là que ceux qui l'ont encoiré connu, ou qui en ont entendu parler, y situent leur "bon vieux temps" ?

Photo de couverture: scènes vandoises, le départ du village. Photographie des Arts, Lausanne, no 3230. (La montée aux Crêtets, village des Charbonnières).

АННЕТТЕ ДЭРЯАЗ-РУСНАТ³⁰

SOUVENIRS

DU DÉBUT DU SIÈCLE

ÉDITIONS LE PÈLERIN

COLLECTION "JADIS"

NO 30

ANNETTE DEPRAZ-ROCHAT

SOUVENIRS DU DEBUT DU SIECLE

1972

EDITIONS LE PELERIN

1988

DANS LA COLLECTION "JADIS"

- | | | |
|-----|---------------------------|--|
| 10. | Henri Rochat | Mémoires, 1980. |
| 17. | Annette Dépraz | Un village brûle, 1984. |
| 18. | Lucien Reymond | Un cyclone dans le Jura (épuisé). |
| 19. | David des Ordon | Vieilles histoires pour la Noël
et le Nouvel-An, 1983. |
| 20. | Lucien Reymond | Une course dans le Jura au
XVIII ^e siècle, 1985. |
| 21. | Auguste Piquet | Coup d'oeil sur la Vallée de
Joux, 1984. |
| 22. | Claude Berney | La nuit où le voisinage brûla,
1984. |
| 23. | David des Ordon | Histoires de loups, 1984. |
| 24. | David des Ordon | Anecdotes de l'ancien temps, 1985. |
| 25. | Philippe-Sirice
Bridel | Précis historique sur la Vallée
du Lac de Joux, 1985. |
| 26. | Auguste Piquet | Les néveaux, 1985. |
| 27. | Lucien Reymond | Les mineurs de la Dent de
Vaulion, tome premier, 1986. |
| 28. | Lucien Reymond | Les mineurs de la Dent de
Vaulion, tome second, 1986. |
| 29. | Annette Dépraz | En passant par les Laisinettes,
1987. |
| 30. | Annette Dépraz | Souvenirs du début du siècle,
1988. |

Cette brochure, la trentième de la collection
Jadis, a été tirée à 200 exemplaires.

INTRODUCTION

Il y a seize ans que l'enregistrement du récit que vous allez lire a été fait. Ce fut en 1972. Au domicile de Mme Annette Dépraz. Dans sa vieille et sympathique maison du Séchey qui a un néveau. Au bas du village. Nous étions alors dans la chambre qui donne sur la petite ruelle où passaient les habitants de ce petit hameau qui vaguaient à leurs occupations de l'après-midi. Nous avons commencé l'enregistrement vers les deux heures peut-être. Ce fut une longue remise à jour du passé de ce village des Charbonnières où Mme Dépraz avait connu son enfance et sa jeunesse, et d'où je suis également. Il y eut d'abord le récit de l'incendie qui a déjà donné une brochure aux Editions le Pèlerin. "Un village brûle". On s'y croyait, en ces journées tragiques de septembre 1900 où tout le haut du village, composé de très vieilles maisons, dont certaines avaient dû être construites pas loin de quatre siècles auparavant, disparu dans les flammes.

Et puis après l'incendie, il y eut ces souvenirs, dont beaucoup concernent des familles des Charbonnières qui, depuis lors, en l'espace de huitante à cent ans, ont presque toutes éclaté pour se retrouver, certaines éteintes, d'autres fortement amoindries.

L'enregistrement avait eu lieu par un après-midi maussade où un amateur de passé écoutait avec passion ces choses oubliées de tout un chacun, sauf de cette dame unique, à la mémoire prodigieuse et au parler savoureux que le texte ci-après redonnera tel quel.

Les familles... si nombreuses et si imbriquées les unes dans les autres. Ainsi dans le récit de Mme Annette, quatre branches importantes des Rochat entrent en jeu. Ceux de l'Épine et ceux du Moulin, "une seule et unique famille" dirait Mme Dépraz; puis les Saïsets, constructeurs de la grande ferme qui jouxte le collège au vent et dont j'ai l'honneur et le plaisir d'habiter. Et enfin les Mouïsons, autrement dit les Titouillon, apparentés de très près. Bien sûr que l'on trouverait encore d'autres souches qui pourraient venir s'ajouter

à cette mini-société pleine de traditions familiales qui se perpétuaient le soir à la veillée. On trouvera quatre arbres généalogiques dans le corps de cette brochure qui faciliteront la compréhension de la composition de ces familles. Un regret, celui de n'avoir pas donné plus de dates. Pour retrouver celles-ci avec exactitude, il m'aurait fallu un temps trop considérable. Une ou deux dates repères permettront néanmoins de situer approximativement dans le temps les diverses générations dont il est parlé.

Ce récit intéressera-t-il des lecteurs qui ne sont pas des Charbonnières ou qui ne prennent pas garde aux vieilles traditions ? Je n'en suis pas persuadé. Mais enfin, il m'a semblé plus important de faire revivre le passé dans sa complexité, et par cela dans sa richesse, même s'il faut quelquefois se répéter, que de recréer, à partir de l'enregistrement de Mme Dépraz un récit plus linéaire, mais dépossédé d'une bonne part de son "suc".

Ces "Souvenirs du début du siècle" peuvent être considérés comme la suite de "Un village brûle". Une petite part de l'enregistrement, celle qui concernait les alpages et les petits bergers, à déjà servi à compléter une seconde brochure elle aussi déjà parue: "En passant par les Laisinettes". Et si une quatrième brochure de Mme Annette Dépraz devait voir le jour, nous y retrouverions encore naturellement un peu de cette vie d'autrefois si oubliée...

On parle parfois des civilisations disparues dans la grande histoire. Mais la nôtre, de civilisation, celle de la campagne vécue autrefois par tous, n'a-t-elle pas disparu elle aussi, et complètement ? Car voici venu le temps de l'ordinateur ! Tout sous fiche. Et bien moi, des ordinateurs, je vous en donnerais mille pour revivre quelques-unes de ces journées d'autrefois, pour aller par les champs qui grouillaient de monde à l'heure des foins, pour retrouver aussi les grandes maisons qui abritaient depuis si longtemps ces impressionnantes familles capables de se raconter des siècles d'histoire locale.

(voir fin de l'introduction
à la dernière page).

SOUVENIRS DU DEBUT DU SIECLE

Histoire du vieux Jules-Jérémie.

Le vieux Jérémie, le premier de la série ^{1.}, vous ne savez-pas son histoire ? Et bien il était de chez le Pie. Chez le Pie ^{2.}, c'était la maison chez Jules-Isaac, vous savez où était Jameli. Chez le Pie. Il y avait donc Jérémie, un autre fils qui était allé à Versoix qui était régent, et puis une fille qui avait marié un marchand de fer de Vevey dont je ne me rappelle pas le nom. Mais Jérémie était un homme excessivement intelligent. Il avait fait l'Académie à Lausanne, parce qu'il n'y avait pas encore d'université. C'était l'Académie. Et puis après, il était brillant, il avait suivi des cours à la Sorbonne à Paris. Ça fait que ce n'était pas le premier venu. Il aurait eu un brillant avenir s'il était parti. La maison où habitera Jérémie, c'était une toute vieille maison, c'était chez Alexandre. Puis là, chez Alexandre, il y avait deux enfants. Y avait Charles et Fanny. Charles était devenu pasteur, il était pasteur à Vullierens où il a fait toute sa carrière. Et puis Fanny, c'était la fiancée à Jérémie. Vous comprenez ? Et puis sa mère était morte, puis à son lit de mort elle avait fait promettre à sa fille de ne pas laisser son papa, parce qu'il avait la tendance à boire. Sa mère lui avait fait promettre de rester pour surveiller son père, pour être là. Ça fait que quand le

Jérémie s'était fiancé, quand il a fallu songer au mariage, elle a dit: "J'ai promis à ma mère de rester là, je ne peux pas m'en aller". Le vieux Jérémie... la place de régent était au concours aux Charbonnières... il est devenu régent aux Charbonnières, après avoir suivi les cours de la Sorbonne à Paris! Mais il avait fait des élèves... aussi formidables. Charles Rochat³, directeur des postes, n'a jamais fait d'autre école que celle au vieux Jérémie. Il est devenu directeur des postes. Et puis beaucoup d'autres. La tante Annette, elle me racontait... Il leur faisait l'école du soir encore, l'hiver. Aux enfants, gratuitement. Il leur avait monté un squelette. Il leur donnait des cours d'astronomie. Tout gratuitement, par dévouement, pour rien. La Tanet... Quand on suivait les cours de samaritaines pour la dernière guerre... la Tanet... je dis la Tanet, car c'était la cousine germaine de mon père. Car la tante Aimée, votre arrière-grand-mère, c'était donc la maman à Madame Annette. Et bien, c'était la soeur à ma grand-mère et puis à la tante Jenny, la maman à Pierre et à Julie de l'Epine. C'étaient trois filles du Moulin, deux étaient à l'Epine et puis l'autre... Voilà, quand on allait chez la Tanet avec Nori... "Que faites-vous à ces cours de samaritaines"? Et bien pour le moment on est en train d'apprendre les noms des os du corps humain". La Tanet commence à dire tous ces os, elle a tout récité les noms des os d'un bout à

à l'autre. Elle avait huitante ans. Elle se souvenait de tout. "Et bien tu peux aller suivre le cours", disait Noni. "Où as-tu appris cela" ? Et bien c'est le vieux Jules-Jérémie, on savait tout ça."

C'était formidable. Voyez ce dévouement pour le bien de la contrée. Vous savez, il a eu une influence formidable dans le village, le vieux Jérémie. Y avait des têtes... Elie Rochat-Golay, tout ça c'étaient des gens qui avaient de la caboche, c'étaient des élèves du vieux Jérémie. Ma maman aussi avait été l'élève du vieux Jérémie. C'était une femme très intelligente, très instruite. En ce temps-là on ne demandait pas le brevet; pourvu que les gens soient qualifiés, pour les femmes. Et bien ma maman a fait sept ans l'école aux Charbonnières. Vous savez pour combien par année ? ... 300 francs par année! Et puis c'est venu qu'il fallait le brevet. Le père Jérémie lui dit: "Il faut aller passer les examens pour l'avoir". Elle est allée à Lausanne. Elle a tout réussi, sauf la botanique et le dessin. Ils lui ont dit: "Il faut suivre un cours de trois mois et vous aurez votre brevet". Ça fait que les branches essentielles, tout. Alors ma maman était fiancée à ce moment, elle ne l'a pas fait. Mais elle avait regretté. Elle avait dit: "j'aurais eu mon brevet, j'aurais pu continuer l'école". Peut-être... Il fallait quand même élever sa famille. Mais vous voyez cette mentalité de ce temps-là. Il y avait eu aussi l'école à la boulangerie. Et c'est ma

maman qui la faisait. C'est grâce au vieux Jérémie qui était devenu syndic. On avait quand même reconnu ses qualités. On l'avait nommé des autorités. Il avait pris une scierie à Vallorbe qu'il faisait marcher, à la Foule, à Vallorbe. C'est grâce à lui que les collèges se sont bâtis dans la commune. C'est aussi grâce à lui que le chemin de fer est passé du côté du Lieu. C'est grâce au vieux Jérémie que les droits du Risoux ont été sauvegardés, parce que l'Etat voulait mettre main basse sur la forêt du Risoux au grand complet. Alors le vieux Jérémie avait défendu les intérêts des communes. Il était devenu député au Grand Conseil. Après il est devenu syndic. Il a eu aussi... vous savez... quand on s'est bien dévoué, il ne faut pas s'attendre à beaucoup de reconnaissance. Hein ? Voyez Churchill... voyez tous ces grands hommes. Il semble que l'on en a assez. Mon frère Marcel me disait en parlant de je ne sais pas quel empereur. On avait répondu : "il y a assez longtemps que l'on entend parler de ce juste !" Hein ! C'est souvent le cas. Plus vous vous dévouez, plus vous êtes critiqué. Il n'y a que ceux qui ne font rien... Il s'inquiétait de rien, il a lutté jusqu'au bout. Quand il venait des conférenciers aux Charbonnières, c'était lui qui les recevait tous. C'était lui qui avait partagé la petite école pour que le pasteur vienne faire le catéchisme aux Charbonnières.

Il trouvait que le village des Charbonnières était aussi important que celui du Lieu. Il trouvait que c'était plus facile au pasteur de se déranger à lui tout seul que de faire se déplacer tous les élèves au Lieu. Enfin que c'était juste. Le pasteur venait faire les catéchismes aux Charbonnières. Il lui avait dit: "quand vous venez aux Charbonnières pour le catéchisme, vous pouvez en profiter pour visiter les malades!"

Il avait... vous voyez, il tenait au développement de son village. C'était un homme bien. Qui donnait l'exemple. Tous les dimanches à l'église, avec ses petits-enfants. Comme Camille et Max. Ils étaient les aînés de la famille Dudan. Toute la famille venait aux grandes vacances passer l'été. Six à huit semaines. Mais dans les vacances de Noël et puis du printemps, les deux aînés surtout venaient, Max et Camille qui étaient au collège⁴. Ils avaient fait le gymnase et l'université... Ils étaient tout le temps là. D'abord qu'ils arrivaient... dix minutes après ils étaient chez nous au Moulin. Ils venaient pour discuter avec mon frère Marcel. Ils étaient comme dans la famille. Alors leur grand-père venait des fois là, au Moulin... "Faut venir regarder si mes galo-pins ont pris racine ici!" Et puis il nous apportait les lettres qu'il recevait de ses petits-fils. Il nous tenait au courant de tout. Il nous disait... Max écrivait... "cher grand-papa"... il avait bien souvent pensé à venir le voir plus souvent... il avait un voisin qui avait une

bicyclette à vendre à prix réduit... il voudrait bien l'avoir pour pouvoir venir plus souvent à la Vallée sans dépenser le train, s'il pouvait l'aider financièrement. Alors après c'était Camille, après c'était Alfred qui demandait de l'aide pour un violoncelle... Vous savez, qu'est-ce qu'il les a aidés. Alors vous voyez, le père Jérémie, quand il avait reconstruit... je me rappelle, je m'étais aidée à monter les tuiles, je devais être à la petite école - voir la suite de l'histoire dans la brochure: "Un village brûle", d'Annette Dépraz, Le Pèlerin 1984 -.

Les Carabins.

Les Carabins... ma fille me dit toujours. "Oh! c'est que les Rochat, il y a la première, la deuxième et la troisième cuvée". La troisième cuvée... je pense que c'est les Carabins! C'était une famille un peu spéciale. Il y a assez de descendants des Carabins aux Charbonnières. Un des Carabins... c'était un Pipio. C'est l'Abri, il demeurait là-bas. Il avait eu onze enfants. Mais je ne les connaissais pas tous. C'est Justin Rochat, vous savez, l'ancien régent, juste avant qu'il meure qui m'avait raconté qui était Julon. Alors il y avait parmi ces Pipio, Julon d'abord, et puis Maretsau. Julon et Maretzau. Maretzau possédait une maison où habite Fantoli. Et puis il y avait là une vieille loge.

C'était de la terre battue. C'était Julon qui habitait là. Et puis ce Julon, quelqu'un qui voulait l'entendre parler, il ne voulait pas penser qu'il était fou. Il s'était forgé des idées... il prétendait qu'il avait eu un oncle en Amérique qui était millionnaire, et puis qui lui avait donné tout son argent et que c'était Mottier qui l'avait gardé⁵. "Les glaciers sont à moi, le Caprice est à moi, ils ont bâti le chemin de fer... c'est avec mon argent". Il allait tout le temps vers le préfet pour lui raconter: "oui, oui, l'affaire est en bonne voie; on va liquider ça." Mais le pasteur Barblan, quand il était venu au Lieu, il était allé trouver Julon qui lui avait raconté l'affaire. Il se demandait s'il y avait quelque chose de vrai là-dedans. Votre papa ne vous en a pas parlé? Il vivait presque de rien. C'était Elie RoCHAT-GOLAY qui habitait où il y a Marie-Ellen maintenant où il avait habité avant de bâtir le Clos Brenet qui lui apportait tous les jours son dîner. Il refondait des roues de plomb, il fabriquait des bateaux, et puis l'hiver, quand il n'y avait rien, il faisait des tabourets qu'il allait vendre par le village pour avoir la moindre des choses à gagner. Et puis il allait souvent vers le vieux Jérémie pour lui faire ses plaintes. Qu'il fallait qu'il se démène pour mettre... pour... ce dieu de Mottier qui m'a tout... Alors le vieux Jérémie lui avait donné une fois une bible et lui avait marqué: "Jules RoCHAT dit Julon"... Puis il avait dit: "il faut ajouter: pêcheur et

fabricant de bateaux!"

Maretzau, c'était un frère, c'était un homme un peu spécial aussi. Il n'était pas marié. C'était un vieux garçon, alors il était un peu spécial; mais enfin il vivait de deux ou trois champs, une ou deux vaches; les gens vivaient de si peu. Et puis il avait une soeur qui s'appelait Nanette, qui était la femme à Louis-Etienne. Louis-Etienne était le propriétaire de la maison de l'oncle Jean⁶. On disait chez le sapeur. Il y avait une Pipiole là-bas, une Carabin. Aux Crettêts... il y avait Léon pêcheur, c'était un Pipio. La mère à Pisome, c'était une Pipio. La mère à Quenet, ... Numa, la grand-mère à Numa, ou plutôt le grand-père, c'était un Pipio. Doidon aussi. La mère chez Gugu. Vous savez où c'est chez Gugu... il y a donc chez Perchette, Mme Hortence, puis Léa, cette maison au haut des champs, Léa de Genève qui a racheté la maison de chez Gugu. Vous voyez bien où est Jameli Perchette, et puis il y avait Mme Hortense, et puis la maison qui a les fenêtres sur les grands prés. Et bien là-bas, Anna, c'était une de chez Pipio. Et puis chez Pitôme, il y avait aussi une femme... c'était l'arrière-grand-mère à Jules-Louis, c'était aussi une pipiole, et puis il y en avait une à Vallorbe, une Lugrin, et puis y avait un Pour. On lui disait Pour. C'était un sobriquet. Il était au Saugeale, au chalet Coucou. Il engraisait

des veaux pour Octave. C'était un Pipio. Et puis ce Pour, il était fort, il était fort; mais il ne savait rien du tout. Il allait tous les étés petit berger en France, et puis il revenait à l'école, au vieux collège, justement, dans la maison dont je vous ai parlé, chez la Julie. Le vieux Jérémie faisait l'école là-bas. Le vieux Jérémie était exigeant. Il fallait travailler. Puis je ne sais pas seulement s'il savait se signer, ce Pour⁷. Il était bête, mais fort, et puis travailleur. Et puis quand le vieux Jérémie voulait le corriger... et bien il avait dit, ce Pour: "ici c'est moi qui serai le maître!" Quand le vieux Jérémie avait voulu lui flanquer une gifle, il s'était levé. Jérémie lui avait donné une de ces repassées! "Il faut qu'il sente que je suis le maître", avait-il dit. Il était bête, comme ses pieds. Il est allé au chalet Coucou. Il est quasi millionnaire à présent par là-bas! Et bien tout ça c'était des Pipio, des Carabins. Puis chez Cabado, Cabado, c'était un Pipio aussi. Vous voyez... Pisome, sa mère était une Pipio... elle a quelque chose... chez Doidon, la mère à G... était aussi une Pipiole... Il y en avait énormément dans le village. Ils n'avaient pas la tête tant solide. Ils étaient commerçants, travailleurs, et adroits. Vous savez... les scrupules ne les empêchaient pas tant de courir! Hein?

- Pourquoi les appelait-on les Carabins?

Et bien je n'en sais rien... je ne sais pas pourquoi

on les appelait Carabins.

Le Moulin

Le Moulin appartenait entre la grand-mère Aimée, votre trisaïeule, et puis donc ma grand-mère et puis la tante Jenny, la mère de Pierre. Vous vous en rappelez de Pierre ? Vous en avez entendu parler ?

- Non, ce sont des gens que je n'ai pas connus.

Ils avaient racheté le Moulin, parce qu'ils étaient huit enfants au Moulin. Ils avaient racheté le Moulin. Nous on habitait le Moulin. Ils étaient restés ensemble, mon grand-père Charles et puis l'oncle Henri, donc le père à Julie et à Pierre, étaient deux frères qui avaient marié les deux soeurs du Moulin. Y avait deux parts du Moulin qui appartenaient aux gens de l'Epine, et puis alors, quand mon père et mon oncle Alfred s'étaient mariés, ils logeaient au Moulin. Chez Pierre, les grands-parents, étaient à l'Epine.

Des pensions au village.

Vous savez, au Bugnon... pendant quelques années... C'était Gisclon, l'ancien boulanger des Charbonnières qui avait bâti le Bugnon. C'était un homme qui avait bien fait son commerce. Il avait bâti le Bugnon. Sa femme est morte, ses enfants sont morts, il a gardé la maison jusqu'à sa mort. Il l'avait revendue à Dazou. Mais alors pendant que Gisclon avait encore la boulangerie, il avait bâti surtout pour réduire ses parents,

parce qu'il n'avait pas la place là-bas, à la boulangerie. Pour avoir un chez lui. Le Titi, Hector-Albert, il avait habité le Bugnon ^{8.}. Et puis il y avait eu Ouli, un des premiers laitiers. Et puis y avait une dame Ducroz qui était venue là au Bugnon, pour la santé de sa fille. Une demoiselle Ducroz qui était assez distinguée. L'air lui convenait bien. Ils avaient ouvert une pension, au Bugnon. C'est ainsi que pendant quelques années il y a eu une pension de jeune fille, là, au Bugnon. Il y avait une allemande, je me souviens, elle allait se baigner en hiver jusqu'à ce que le lac soit gelé. Elle allait se baigner tous les jours là-bas. On disait: "oh! elle est solide celle-là!"

Oh! il y a bien eu des transformations dans le village. Il y avait des maisons là-dessous qui avaient brûlés quelques années plus tard, chez Cabado ^{9.}. Il y avait trois petites maisons. Il y avait chez Jules Ducret, chez Michel Ducret, chez Royet, et puis chez Cabado. Quatre petits bâtiments, des toutes vieilles maisons qui ont brûlé.

Construction de l'église des Charbonnières ou l'histoire des deux poutres.

Au moment de la construction de l'église des Charbonnières, elle s'était presque toute faite par les gens du village, en corvées, tout le monde avait travaillé pour bâtir le temple. Et puis vous savez, ces deux grosses

colonnes qui montent depuis le bas jusqu'au haut des galeries, plus haut, jusqu'à la cloche... on prétendait... c'est le vieux Jérémie qui était venu nous raconter la chose... qu'il n'y avait point de sapins assez gros sur la commune du Lieu. Ils étaient partis un jour sur le Mont-Tendre, sur la commune de l'Abbaye, pour aller couper des sapins qui soient assez gros pour les colonnes qui devaient faire la tour du temple. Ils étaient partis une bande pour couper ces sapins, les équarrir, enfin les préparer avec char et cheval et tout, pour les ramener. Ça fait que quand ils sont arrivés-là, au chemin de la scie de l'Abbaye, alors les routes étaient encore étroites, quand ils ont voulu tourner pour prendre le virage, ils n'avaient jamais pu tourner. Il avait fallu décharger puis transporter ces billes à bras, comme ils avaient été faire des délits, les gens de l'Abbaye étaient tellement méchants qu'ils les avaient aidés à transporter leur bois! Voilà toute l'amende qu'ils avaient eue pour avoir été faire des délits sur la commune de l'Abbaye! ¹⁰.

La cloche des RoCHAT.

Puis vous savez, il y a une cloche... il n'y avait qu'une cloche. Et puis la seconde, c'est une cloche des RoCHAT. Ce n'étaient que les RoCHAT qui l'avaient payée entr'eux. La seconde, celle qui a le timbre le plus grave. Les RoCHAT... j'avais je pense

treize ans. Je me rappelle quand ils l'avaient montée, la cloche des Rochat. C'était le vieux Jérémie qui en avait été l'instigateur. Bien des Rochat-ressortissants des Charbonnières avaient donné bien de l'argent. Il y avait Louis-Lucien Rochat, le fondateur de la Croix-Bleue, et puis Anthony Rochat. Leurs ancêtres étaient de l'Épine, ils se sont toujours bien intéressés aux choses d'ici. Ils avaient donné une grosse somme pour la cloche. Puis il y avait aussi des Rochat qui étaient parents du vieux Jérémie; je crois qu'il avait encore un oncle qui était allé à Paris, là-bas, qui avait envoyé... Vous savez, quand il y avait des ventes pour l'église, on envoyait des circulaires à ces familles qui avaient des ressortissants; ils étaient toujours intéressés.

Louis-Lucien et Anthony Rochat.

Et puis Anthony Rochat... il y avait Louis-Lucien et Anthony. C'étaient deux frères qui étaient pasteurs. Louis-Lucien Rochat avait été pasteur à Cossonay. Et puis à Cossonay il voyait combien l'alcoolisme faisait de ravage. Y avait un ensevelissement. Les gens étaient presque tous saouls, là-bas. Puis c'est ça qui lui avait donné l'idée de fonder la Croix-Bleue. Son frère Anthony Rochat était venu pasteur au Lieu. Il a été pasteur au Lieu pendant bien des années. Il avait été le pasteur à Henri Rochat-Golay, et puis de bien des autres des Charbonnières. Il s'était toujours bien intéressé à eux et tout. C'est

pour ça que Rochat-Golay avait été abstinent. Il avait fondé une société de Croix-Bleue dans la paroisse. Rochat-Golay en était resté président depuis qu'il avait habité le Pont. Parce que Henri Rochat-Golay n'a pas toujours habité le Pont...

Les Saïsets.

Henri Rochat-Golay était donc le frère à Louis et à Sami chez Saïset. Jules-Moïse, c'était leur père. Jules-Moïse avait épousé une fille du Pont, elle était de chez... (?) Elles étaient deux sœurs. Il y avait Méry et puis Zélie. Puis elles avaient une maison au Pont et un domaine. Zélie avait marié Jules-Moïse. Puis elle avait donc eu ces trois fils. Et puis elle était morte. Ils étaient petits. Jules-Moïse avait toujours sa mère qui était de l'Epine, qui était la sœur de mon grand-père et de l'oncle Henri. C'était la tante Lise qui était là. C'est elle qui a élevé Sami, Louis et Henri. C'est lui Henri qui s'était marié le premier, avec Fanny Golay qui était de chez Jules Golay, la maison des Crettêts, vous savez, au bas du chemin de la gare, où il y a le rural. Et bien c'était la maison de chez Jules Golay. Il avait épousé une des filles de chez Jules Golay. La tante Lise était bien âgée. Elle était venue à nonante et quelques années. Quand il s'était marié, il s'était installé pour faire le ménage. Louis s'était marié avec Mme Cécile qui était régente.

Cécile, c'était la fille du vieux Jérémie. Elle était régente. Elle avait son appartement au collège. Mais alors elle faisait toujours l'école. Alors c'était Fanny qui faisait le ménage pour tout le monde. Et puis alors Sami, qui était l'aîné, c'est lui qui s'est marié le dernier. Avec Annette. Quand Sami s'est marié, il était secrétaire municipal. Jules-Moïse ... avait dit: "et bien Louis est logé au collège, Sami est l'aîné, il s'installera là, puis Henri ira habiter la maison de sa mère au Pont. Il fera le domaine". La soeur de leur mère, cette Méry, c'était une vieille fille. Quand elle est morte, c'est revenu à ses neveux. C'est ainsi qu'Henri Rochat est allé au Pont.

Quand je vois toutes ces grosses maisons des Charbonnières, et puis c'est que Jules-Moïse, la maison de Jules-Moïse, avant qu'il ait construit chez vous, c'était la maison de chez Lolet qui avait brûlé. Et puis elle était petite. Il a rebâti cette maison, la vôtre, parce qu'il avait trois fils. C'était pour ses enfants.

- Les fils se sont-ils aidés à la construction ?

Je ne me rappelle pas. Je me rappelle en tout cas que ma maman disait: "Oh! tout l'hiver on a amené le sable, puis les pierres, pour chez l'oncle Samuel". Mon papa nous disait: "avec chez Saïset, c'est tout à fait ... la même famille". Parce que vous comprenez, Jules-Moïse...

Ceux de l'Epine et ceux du Moulin

son père... c'était Samuel du Moulin, et puis Charles du Moulin c'était le père à ma grand-mère, et puis à votre trisaïeule. C'était un du Moulin aussi. Et puis donc les garçons de l'Epine avaient marié des filles du Moulin. Ainsi on était parents doublement. C'était la même et unique famille. Ceux de l'Epine descendaient au culte le dimanche. Ils allaient chez l'oncle Samuel. Et puis ils remontaient pour gouverner. Et le soir chez l'oncle Samuel allaient passer la soirée à l'Epine. La tante Lise, la grand-mère, était bien âgée pour élever ces petits. Alors il fallait les envoyer à l'Epine. Julie me disait: "Oh! Henri du Pont a passé la moitié de son enfance à l'Epine". Les gens s'aimaient beaucoup. Puis la tante Annette me racontait: "Oh! tu sais, ma maman - la tante Aimée, votre trisaïeule - elle n'avait pas une santé bien robuste". Puis ils étaient quand même nombreux. Il y avait Ernest de St Denis, y avait Paul qui est mort jeune qui avait une fille à Bretonnières. Il y avait Albert, Charles, et puis il y avait Julie, la maman de Paul Tantoret, Annette, et puis Emma, chez Alphonse, la mère à Paulet, à Alphonse, c'était la soeur à la tante Annette. Ça fait combien? En tout cas sept enfants. Oui, ils étaient sept enfants. Vous comprenez, à l'Epine, elles étaient deux soeurs pour faire le ménage. Alors quand la tante Aimée était malade, une des deux soeurs de l'Epine venait pour faire le ménage, chez le

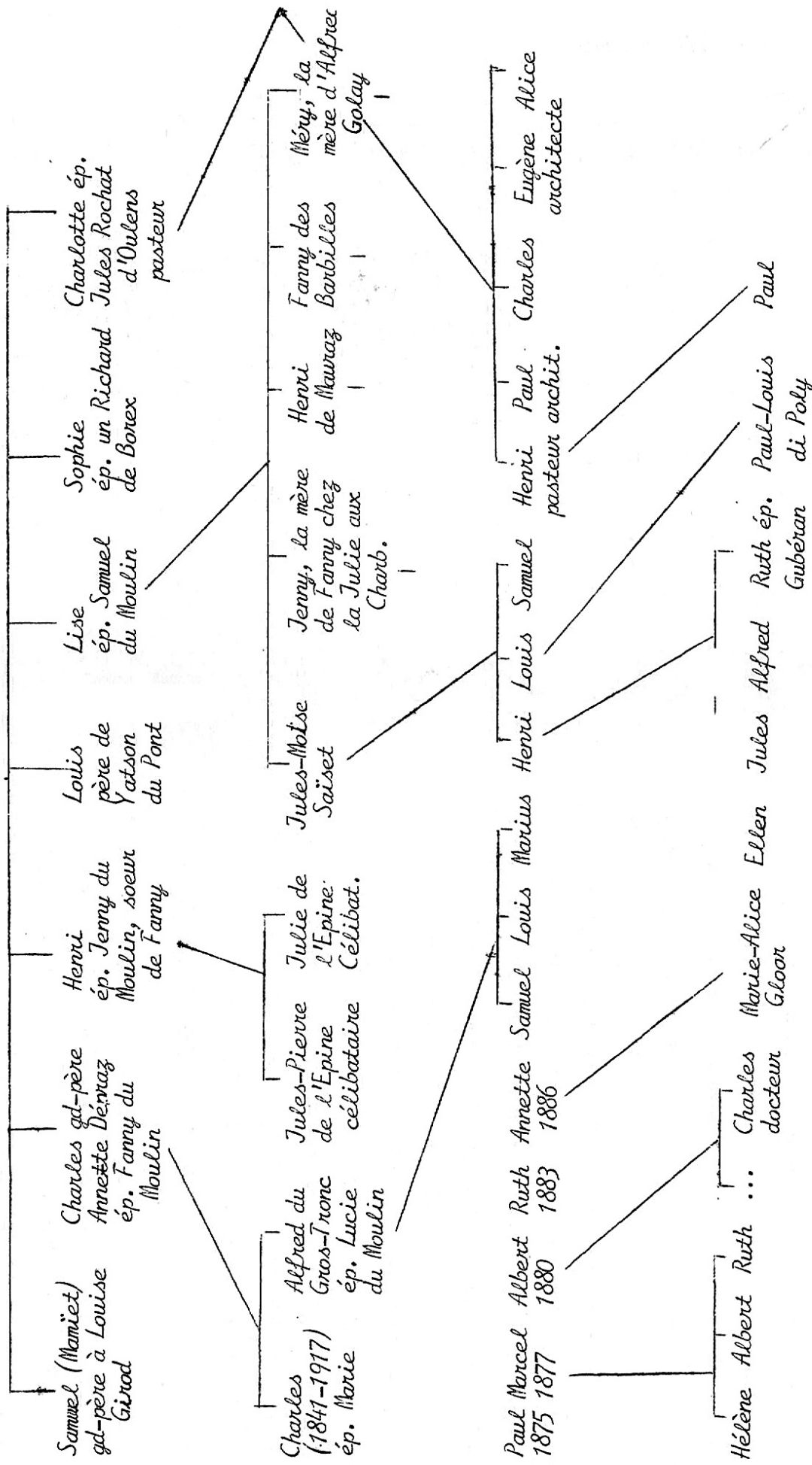
grand-père Auguste, chez la tante Aimée. La tante Annette me disait: "Oh! tu sais, quand ma maman était malade, quand elle disait: "j'ai mal à la tête", on disait: "faut-il aller chercher la tante Jenny?" On aimait bien quand elle venait parce qu'elle ne nous donnait rien à faire, tandis qu'avec ma maman, il fallait préparer les légumes, il fallait s'aider au ménage. Alors quand elle était malade... "faut-il aller chercher la tante Jenny"! Elle m'a bien eu raconté des choses. Mais la cousine Julie de l'Epine, elle avait une mémoire, elle m'a bien raconté. Mon frère Marcel savait bien des choses aussi. Mais j'avais une bonne mémoire aussi; je regrette de ne pas avoir marqué. En regard de tous les descendants de l'Epine. Pensez-vous, ils étaient huit enfants à l'Epine, et huit enfants au Moulin. On avait une belle parenté, n'est-ce pas? Oh! vous savez, la vie de famille, c'était tout différent. A l'Epine, ils avaient une soeur qui avait marié Jules Rochat qui était pasteur de l'Eglise Libre. Il avait été pasteur de l'Eglise Libre à St-Imier les dernières années. Mais quand il était jeune il avait été... je ne me rappelle pas exactement où il était pasteur. Il avait six ou sept enfants. Et bien ils venaient tout le temps passer leurs vacances à l'Epine. Chez mes parents. Puisque c'était la soeur de mon grand-père et de l'oncle Henri. Et vous savez où ils logeaient à l'Epine? Il y avait trois chambres, quatre chambres. Ceux de l'Epine, les parents,

mettaient des paillasses sur le galetas, puis ils logeaient-là, et donnaient tous leurs lits à tout ce monde. Puis ils étaient là, ils prenaient des légumes au jardin. Ils leur donnaient encore bien de la viande. On cuisait des porcs. Ils avaient le lait. Ils faisaient la popote, ils n'avaient pas besoin de s'inquiéter du bois, de tout. On faisait le pain pour tout le monde. Et puis voilà, quand ils partaient, Jules d'Oulens qu'on lui disait, disait à l'oncle Henri: "Et bien il nous faut faire nos comptes, oncle Henri, combien vous doit-on ?" "T'as une nombreuse famille... les pasteurs de l'Eglise Libre n'ont pas des bien grosses paies, on en reste là". Puis il leur donnait encore à chacun un franc! Vous savez pas quand j'ai appris ça ? Et bien c'est quand mon oncle Henri est mort. Le fils de Jules Rochat, qui était aussi pasteur de l'Eglise Libre, qui a été à St-Imier pasteur, puis à Valeyres-sous-Rances, et puis son frère Paul Rochat, l'architecte qui avait fait les plans de chez la Julie quand ils ont rebâti, sont venus à l'ensevelissement de l'oncle Henri. Ce sont eux qui ont raconté ça. Que jamais ils ne conserveraient un souvenir assez reconnaissant. Et Paul Rochat, qui était médecin des écoles de Lausanne, c'était le fils d'Henri, il est mort cette année, l'année passée plutôt, médecin des écoles, le fils d'Henri Rochat. Il venait encore aux Charbonnières. Il était ami avec Paul-Eugène Rochat,

il était en Vennes, Paul-Fugène, le préfet. Il venait donc aux Charbonnières; il allait chercher mon frère Marcel pour toujours parler de l'Epine. Il en avait gardé un beau souvenir. Mais vous voyez cette mentalité. C'était beau!

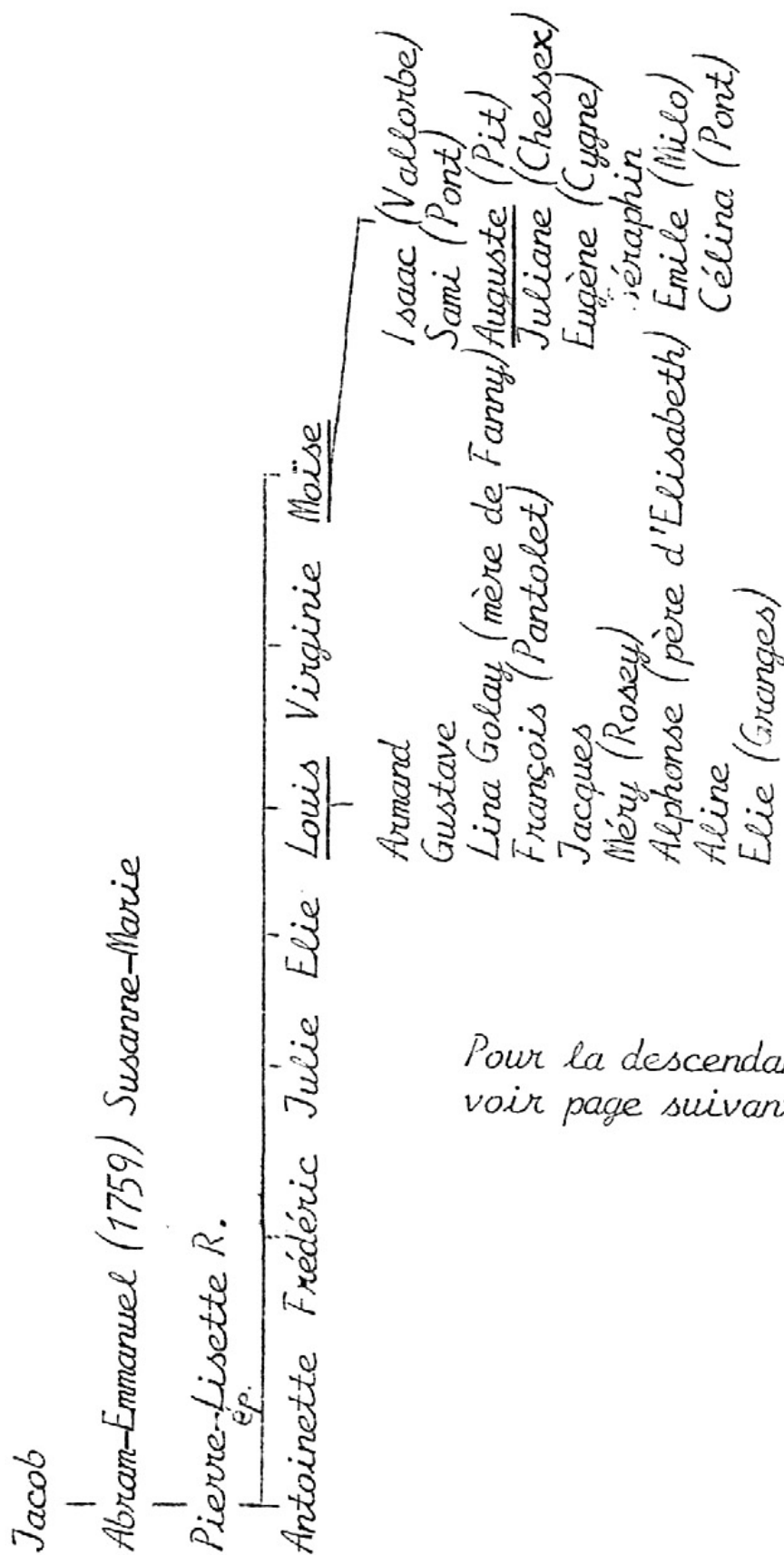
- Qui était Pierre de l'Epine ?

Donc je vous ai dit: il y avait huit enfants à l'Epine. Il était resté deux frères à la maison de l'Epine, plus un autre frère, l'ancêtre de chez Mamiet, chez Rochat-Girod, le grand-père à Louise Rochat-Girod. Ça fait qu'il y avait ces trois garçons qui étaient restés à l'Epine. Mon grand-père s'appelait Charles, et puis le père à Pierre s'appelait Henri. Charles et Henri avaient marié les deux soeurs du Moulin, Jenny et Fanny. Mon grand-père Charles... il avait eu deux garçons. Mon papa et puis Alfred du Gros-Tronc, le père à Marius du Gros-Tronc. Et puis ces deux garçons s'étaient donc mariés. L'oncle Henri, la tante Jenny, avaient eu Jules et Julie qui ne s'étaient pas mariés. Ils sont restés vieux garçons. Alors on était resté tous ensemble. Mon père avait plus de soixante ans quand on s'est partagé. Ça fait que vous voyez ça. Jules et Julie... Jules, il s'appelait Jules-Samuel. Il était joliment plus jeune que mon oncle Alfred et que mon papa. Alors mon papa l'avait baptisé Pierre. C'était son surnom. On disait Jules-Pierre. Tout le monde le connaissait mieux par Jules-Pierre.



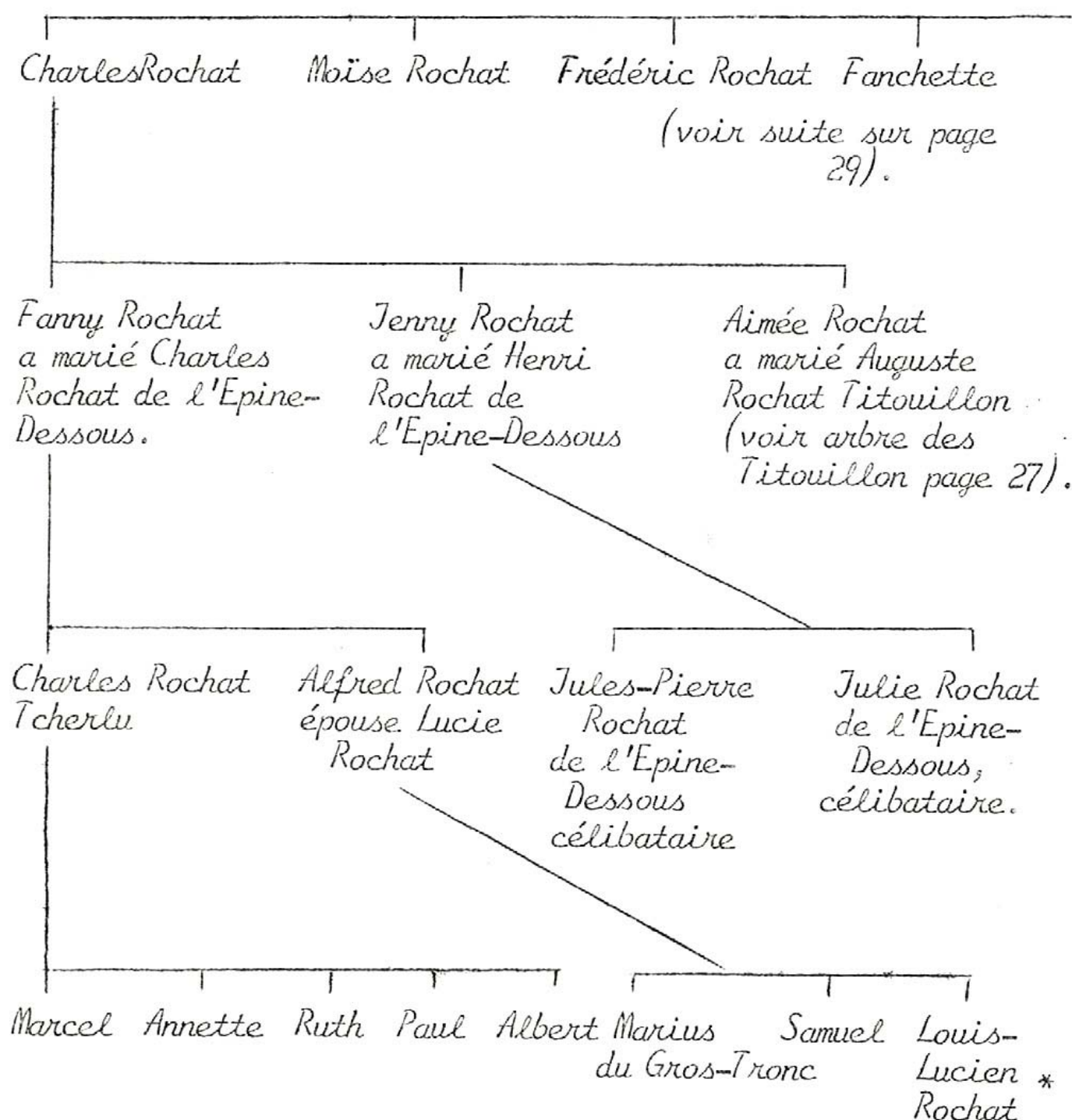
N-B: faire attention à la descendance de Charlotte et de Jules Rochat d'Oulens; comme il n'y avait pas assez de place pour la faire figurer sur la ligne de la même génération, nous l'avons descendue d'un rang; pour retrouver les parents d'une même génération, il conviendra donc de remonter toute cette descendance d'un rang.

ARBRE GÉNÉRAL DES "MOULSONS" - ancêtres des Titouillon -

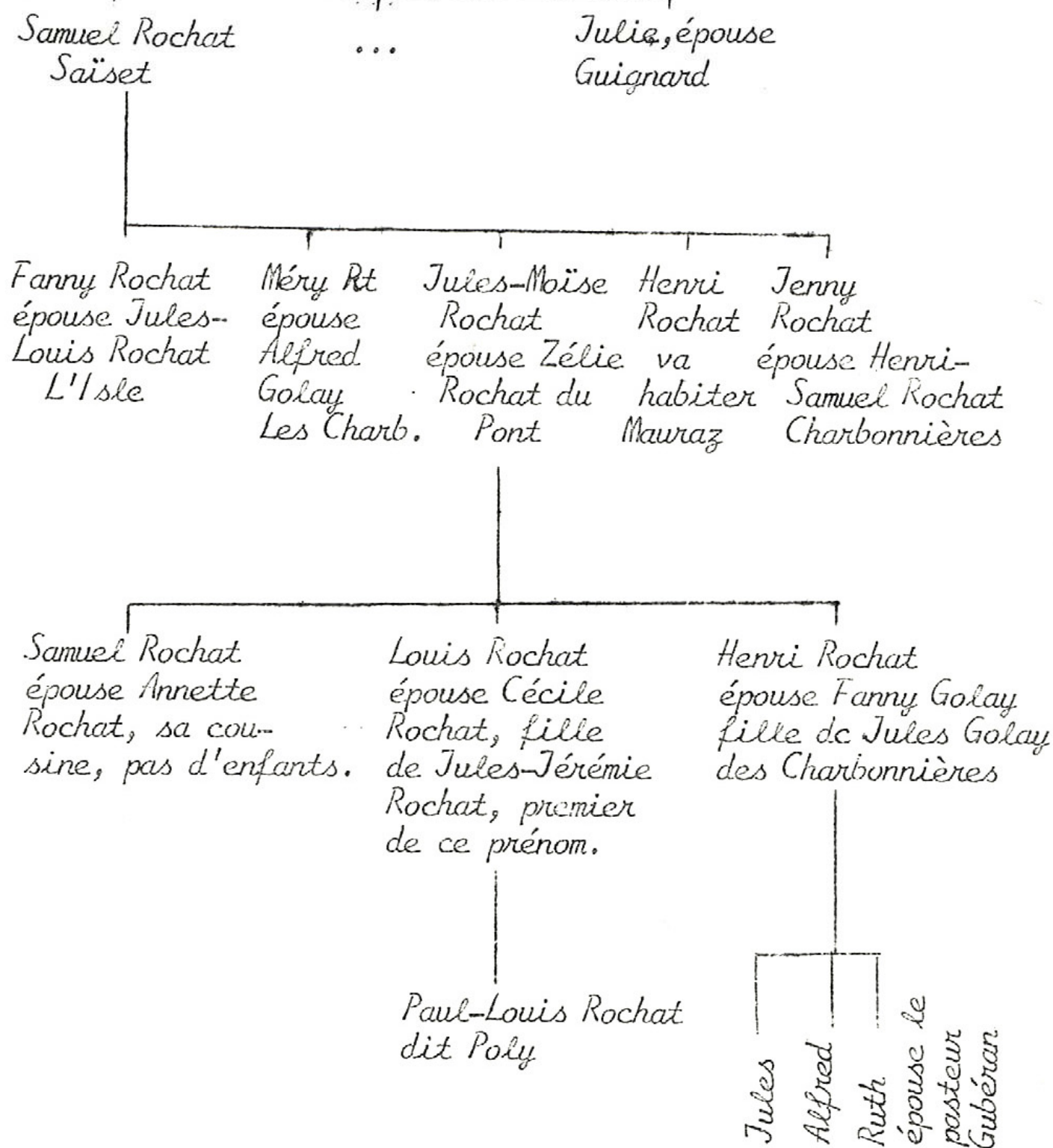


ARBRE GENEALOGIQUE DES SAÏSET (se recoupe naturellement avec l'arbre généalogique de ceux de l'Épine-Dessous et de ceux du Moulin, et l'arbre généalogique des Mouisons.

Henri-Frédéric Rochat régent



* Ne pas confondre avec Louis-Lucien Rochat, fondateur de la Croix-Bleue.



Combien de Louis Rochat aux Charbonnières ?

Il y avait beaucoup de Rochat quand j'étais jeune. Des Louis Rochat aux Charbonnières, il fallait des sobriquets pour les discerner. Il y en avait deux chez Tri. Louis Rochat Tri le père, et Louis Rochat Tri le fils, on lui disait Loyer. Louis Alfred, c'était Louis chez Saïset. Il y avait au Vieux Cabaret deux Louis; le père Louis et le fils Louis. Y avait Louis Rochat Cabado. Louis Etienne. Y avait... je ne rappelle pas de tous les Louis. Y avait de nombreuses familles. Les gens vivaient de peu, et puis tous les enfants des nombreuses familles, l'été, ils allaient tous en France; ils allaient petits bergers... (voir "En passant par les Laisinettes").

Bonport.

Quand on allait en Bonport... J'avais vu revisiter le creux de Bonport. Parce qu'en Bonport il y avait une très belle maison. Je l'ai vue. J'avais une douzaine d'années quand ça a brûlé. J'avais les oviles. Je me rappelle... On entend dire un matin: "Bonport brûle". J'étais au lit. Et puis mon papa est vite couru à l'Épine. Parce que le terrain avait été sec. Puis une année y avait déjà eu un petit incendie à la Roche. Alors il avait peur. Mais c'était une belle maison, une ancienne maison en Bonport. Il y avait une scierie et puis un moulin en Bonport. Y avait eu une inondation.

Ça avait tout démoli là-bas. Et puis alors ils avaient revidé le Grand Creux. C'était l'entonnoir pour que l'eau parte, parce que quand il y avait cette inondation, on allait en bateau depuis le Pont aux Charbonnières. Tout était submergé. On voit encore une tranchée qui descend dans le bord, vous avez remarqué ? Qui était creusée, qui descend au fond, et puis on voit encore un rond ¹¹. C'était chez Thionville qui avaient un cheval. C'était un manège. Les wagonnets allaient au fond pour prendre les matériaux; et puis ils étaient remontés avec un câble qui s'enroulait avec le cheval. Vous n'avez pas remarqué ? Du côté des Charbonnières, dans le Grand Creux. On voit encore très bien la tranchée où ils avaient posé les rails pour remonter les wagonnets. Et puis tous les matériaux, ils avaient formé cette grande plateforme. C'étaient les matériaux qu'ils avaient repris dans le Grand Creux. Ils l'avaient revidé. Le cheval de chez Thionville qui tournait le manège pour remonter les wagonnets. Et puis y avait le Creux Martinet, droit avant d'arriver en Bonport, qui a été comblé, et puis il y avait la caverne à Metsire, un peu plus loin. Dans le temps il n'y avait point de sentier. Il n'y avait rien, qu'un tout petit chemin. Et là-bas, il y a une caverne. Y avait un gros rocher là-bas. Quand on voulait aller à la Tornaz, il fallait passer par dessus. C'était des fois assez dangereux. Parce que ce n'était pas creusé. Rien du tout. Et puis en Bonport,

il y avait un Sobrer (?), un italien qui avait habité encore assez longtemps, un brave homme. Il allait travailler des fois à Vallorbe, à pied. Alors il avait déjà fait une petite passerelle. Et puis quand le tunnel des forces de Joux s'est fait... Alors ils ont tout arrangé ça.

Le chemin qui va depuis Bonport à la Tornaz, ce joli sentier, et bien j'étais jeune fille quand il s'est fait. Il s'était créé une société de développement aux Charbonnières. On avait fait une vente pour avoir les fonds pour faire le sentier. C'est Fantoli déjà qui l'avait fait. Il avait coûté six cents francs. Mais c'était un joli chemin, c'était joli. Voilà comment ça s'était fait. Mais en Bonport, c'était une jolie maison. Savez-vous... Eva de l'Epine, la grand-mère de votre papa, elle était de Bonport. Ses parents habitaient à Bonport. Ils étaient nombreux. Y avait Eva de Bonport, y avait Maria de Bonport, y avait le père à la femme de Henri Aubert du Lieu, c'était Béat, il était de Bonport. Oh! ma cousine Julie me parlait d'Eva de Bonport, de Maria de Bonport. Ils étaient nombreux en Bonport, vous comprenez. Ils avaient bien des rapports avec ceux de l'Epine. C'était tout près. Et puis l'incendie... Il y avait Guédon. C'était un homme des Charbonnières qui demeurait là-bas avec une chèvre. Le feu avait pris on ne sait pas trop comment. Un matin on dit: "Bonport brûle". Mais on a bien regretté. C'était

la promenade des gens le dimanche soir. On allait en Bonport. Il y avait des fois un débit, il y avait des Italiens qui étaient logés là-bas, des autres gens qui y ont vécu; ils avaient des fois une espèce de petit débit... C'était la promenade du dimanche. On allait se promener jusqu'en Bonport. Les gens n'étaient pas tant exigeants. C'est joli, la promenade là-bas, surtout le dimanche soir. Le chemin est dans l'ombre, et puis le lac et la Dent sont encore dans le soleil. Puis quand tous les champs étaient bien fleuris, d'esparcette, de tout, c'était une belle promenade. En tout cas moi, souvent pendant la semaine, le soir, j'allais me promener du côté de Bonport. C'est tranquille, c'est une belle promenade.

Automobiles et téléphone.

Je me rappelle quand ils ont construit le tunnel, là-bas, à la Tornaz. J'étais déjà dehors de l'école. Le tunnel pour les Forces de Joux.

Quand je pense à toutes ces réalisations qui se sont faites de mon vivant. Les automobiles... La première automobile qu'on a vue aux Charbonnières, c'était Louis-Charles qui a eu la première. Pour la Vallée, la première automobile, c'étaient des Aubert de Lausanne qui venaient en séjour au Lieu; la dame Aubert, c'était la soeur d'Emile Meylan, l'ancien syndic. Il avait eu une automobile, la première automobile qu'on avait vue à la Vallée. Alors

en fait de cornet, c'était le fils qui conduisait l'automobile, et puis c'était le père qui avait un cornet à pistons qui sonnait pour avertir. Oh! ça marquait!

Le téléphone... le premier téléphone qui avait été installé aux Charbonnières, avant l'incendie déjà, c'était chez Balissat. Avant l'incendie. Et puis, parce que chez Balissat étaient venus demeurer au Séchey, le téléphone avait été mis, la station, chez la Tanet. C'est comme ça que le téléphone était allé chez Saïset. On pouvait aller téléphoner, c'était public. Il n'y avait pas d'autres téléphones.

J'ai vu faire la route de France, le Pont-Brassus. J'avais douze ans. Et puis la route de France... j'avais six ou sept ans. Je les ai vus rouler la route. Il était arrivé neuf chevaux gris pommelés. Tous ces chevaux, ça faisait sensation. Pour rouler cette route. C'est une route qui avait été bien construite, vous voyez, à l'heure actuelle, elle n'a point d'ornières. Eh! oui! Rebâtir le village... construire le Pont-Brassus... Le Pont-Vallorbe a été inauguré l'année de ma naissance. En 86. La Vallée était bien solitaire.

J'ai lu un article... Mon neveu de Pully, quand il voit quelque chose de la Vallée sur les journaux, il me les découpe et me les envoie. J'en avais des autres. Je regrette, je ne sais pas où je les ai mis... La Vallée de Joux sort de son isolement... Le Lieu... l'église des Charbonnières... Avez-vous la brochure de Charles-Edouard

qui a été éditée par le 400ème ? Je l'avais aussi. Il me l'a dédiée, parce qu'il connaissait bien mon frère Marcel. Ils étaient amis. C'était gentil.

Au Séchey, anciennement.

Comme au Séchey, anciennement, ma belle-mère m'a raconté différentes choses. Il y avait eu des tanneries au Séchey. Au bas du village, où il y a les baumes, très anciennement, il y avait des tanneries. Là où Leisi a rebâti, il y avait des maisons. On les appelait les masure. Y avait eu des maisons qui avaient brûlé. Et puis tout anciennement aussi, là derrière, en suivant chez Villars, chez Nicole, là-bas derrière, il y avait eu aussi des maisons. Mais il y avait eu des tanneries au Séchey.

Aux Charbonnières... avez-vous eu trouvé du fer en grain en labourant, des boulets ^{12.}? Le champ à la Tante, derrière l'Epine-Dessus. Et bien le champ à la Tante, il nous appartenait à l'Epine. La maison de l'Epine d'en bas. Et bien une année on plantait des pommes de terre, au fossier, on trouvait à tout bout de champ des boulets.

Eh! oui! que de transformations. Il y avait les fours à charbon, l'exploitation du fer. Avez-vous... les archives du village des Charbonnières doivent être chez Jean...

- Non, elles sont aux Archives du Lieu.

Alors elles sont à l'abri. C'est intéressant. Par-
lent-ils de la construction du temple ? Ça été relaté
dans les procès-verbaux ? Votre père doit être bien heu-
reux que vous vous intéressiez à ces choses ?

- Oh ! vous savez, mon père ne s'intéresse pas telle-
ment au passé.

Parce que je pense... chez vos grands-parents étaient
des gens actifs...

Parcelles de l'histoire des Charbonnières.

Ils étaient tellement actifs. Ils n'avaient pas le
temps. Il fallait travailler, travailler, travailler.
La laiterie prenait beaucoup de temps, et puis à l'Épi-
neDessus... Vous comprenez, chez nous, ils étaient beau-
coup plus nombreux. Ils étaient très occupés l'été, mais
c'était différent. Ils s'inquiétaient beaucoup de ces
choses, ils nous parlaient beaucoup. Le soir... je me
rappelle quand on était à l'établi, mon père était
derrière nous. Il lisait, il nous racontait. À l'Épine,
l'oncle Henri a été longtemps âgé. Alors il nous ra-
contait des fois les choses comme ça se passait ancien-
nement. Je ne regrette qu'une chose. C'est de ne pas...
Et mon frère Albert avait dit qu'il voulait écrire
l'histoire des Charbonnières, tout ce dont nos ancêtres
de l'Épine nous avaient dit. Il est mort. Il a pris sa
retraite. Il voulait s'occuper de ça. Il est mort huit
jours après avoir pris sa retraite. Il n'a pas pu le

le faire. C'est des choses qui se perdent. Le vieux Jérémie qui aurait du écrire. Oh! je pense qu'il y avait bien des choses qui relataient ça. Où ça est-il... ? Will ne ça a pas conservé. Et puis les autres ? Dieu sait où ça se trouve.

Comme y avait l'Abbaye des Rochat. Eh bien les cahiers des procès-verbaux de l'Abbaye des Rochat, c'était nous qui les avions eus c'est mon cousin Marius qui, à la place de les donner à mon frère Marcel ou à ses descendants, il les avait donné à Justin Rochat, chez Puyoyon. Je me demande où Allisson... sa femme les a peut-être gardés... Ils les ont toujours ? Vous avez fait des photocopies ? Et bien tant mieux. Maintenant c'est Allisson... J'avais dit à Justin: "Eh bien tu devrais me les donner et moi je les redonnerais aux Charbonnières". Y avait beaucoup de prix. C'étaient des plats en étain. Des sucriers en étain, des cafetières en étain, c'étaient des prix des tirs de l'Abbaye des Charbonnières. Y en avait... mon papa en avait un... Charles Rochat aussi, mon frère Marcel qui en avait avait quand même donné ce qui était marqué Charles Rochat à mon neveu qui s'appelle Charles Rochat. Les autres choses où ont-elles disparus ? Je n'en sais rien. Je ne sais pas. C'est dommage. Y en a qui sont allés chez mon cousin Sami à Vallorbe. Y avait le docteur ... qui était allé une fois à l'Épine. Et puis, vous comprenez, il y avait les choses de mon frère Alfred, les choses de mon papa,

les choses de Pierre, les choses des grands-pères. Là-bas, toutes alignées au vieux ratelier à la cuisine. Le docteur... va une fois à l'Épine pour soigner Pierre. "Vous en avez des belles choses là. M'en vendriez-vous une ?" Pierre lui dit: "Oh! choisis ce que tu veux". Il avait pris les plus beaux; il les a toujours. Mes frères n'étaient pas contents. Parce qu'ils avaient été tous ensemble, puis qu'ils s'aimaient bien, il semblait qu'il fallait que tout reste à l'Épine. Quand mon papa aurait dit: "Je veux apporter des choses chez moi", depuis qu'ils s'étaient partagés.. "Ça n'est-y pas bien là ? Pourquoi ça emporterais-tu ?" Ils étaient tellement liés. Tout restait à l'Épine. Et puis vous voyez comme ça a disparu. Pour finir, c'est ainsi dans les familles. On va chez les étrangers, et puis les étrangers nous montrent des choses de notre famille. Moi je n'ai point de petits enfants, rien. Mais ça ne fait rien, on aimerait bien avoir une ou deux de ces choses-là.

Histoire de Paul Tenthorey

La tante Annette avait élevé Paul Tenthorey. Sa soeur Julie avait marié un Tenthorey de Payerne veru

* A ma grande confusion l'orthographe du nom de famille Tenthorey m'a toujours posé beaucoup de problèmes! On le trouvera ainsi écrit de diverses manières dans cette brochure. S'en tenir à l'orthographe présente.

boulangier aux Charbonnières. Il avait épousé la soeur à la tante Annette. Elle était devenue tuberculeuse. Elle avait eu Henri et Paul. Son mari est retourné boulangier à Payerne. Alors elle venait chez ses parents pour être soignée, elle est morte aux Charbonnières. Paulet était tout petit, ça fait qu'il disait maman à la tante Annette. Puis la pataine à sa maman, la maman de Payerne. Et puis quand Julie était à son lit de mort, elle avait donné le Paulet à sa soeur Annette qui n'était pas encore mariée, qui était toujours fille. Et puis quand elle s'est mariée, Sami l'a demandée, elle lui avait dit que sa soeur lui avait donné Paulet. Il avait dit: "Eh bien il viendra avec toi". C'est ainsi que c'est la tante Annette qui l'a élevé. Et puis Henri, le premier, c'était un beau gamin, il est mort tuberculeux... C'était un beau gamin, et puis il commençait à avoir mal à une jambe... C'était un brave homme, ce Tenthorey... alors il s'était remarié à Payerne et à côté de son commerce, il avait fondé encore le Journal de Payerne. Il avait dit, quand le Paulet était devenu grand, à quinze ans, il avait dit à Annette: "Je veux le reprendre pour lui apprendre un métier"... "Aura-t-il une chambre pour lui?"... Je n'ai pas la place, il partagera la chambre..." La Tanet avait dit: "Je ne voudrais pas que Paulet soit contaminé". C'est ainsi que Paulet est resté toujours chez la tante Annette. Il est à St-Gall maintenant. Il a trois enfants,

il a une fille, Jeannette, qui est gentille; elle est inspectrice aux téléphones. Il y en a un qui est ingénieur chimiste. Il doit être en Amérique à présent.

L'oncle Ernest et la tante Céline.

L'oncle Ernest et la tante Céline... Bien sûr que je les connais. C'étaient eux qui avaient bâti, puis avaient tenu le grand bazar du Pont¹³. Céline, c'était la soeur à votre grand-père Titouillon. C'étaient des Mouison. Elle avait marié Ernest Rochat, un homme du Pont qui était horloger, le grand-père au Mimi. Et puis il avait une nombreuse famille. Le métier ne gagnait pas grand-chose. Puis la tante Céline, qui avait du sang de Mouison, qui était commerçante, avait dit à son mari: "Je veux ouvrir un magasin". Il était dans tous ses états! Il croyait qu'ils allaient perdre le peu qu'ils avaient. Elle lui avait dit: "Tu ne t'en inquiéteras pas, c'est moi qui le prendrai". Elle avait monté le magasin. Vous, quand on était jeunes filles... c'était un bazar... on allait acheter les chapeaux, les poussettes, les fourneaux. Ils vendirent de tout, de tout, elle avait développé ça on ne peut mieux, mais c'était une femme qui était rudement active, et puis à l'oeil, vous pouvez compter!

Histoire de Charles Rochat, directeur des postes.

Voilà Charles qui est devenu directeur des postes, et puis voilà sa femme, Jeanne Rochat-Failletaz^{*}. C'est la soeur d'Eugène Rochat-Failletaz, le directeur du Comptoir. C'est deux enfants qui ont été élevés par la Solidarité. Ils avaient été placés à la Côte, ils allaient bergers, petits bergers, ils étaient intelligents, puis elle avait été souvent les pieds mouillés, elle avait pris du rhumatisme, elle en avait beaucoup souffert. Et puis quand le poste de secrétaire de la Solidarité est venu au concours, ils avaient pris cette place, lui à côté de ses fonctions à la poste; elle s'en occupait beaucoup aussi, pour aller inspecter les enfants, pour voir s'ils étaient bien traités, s'ils étaient au chaud et tout. Ça ne les a pas empêchés de bien faire leur chemin. Quand elle a été dehors de l'école, elle venait chez une tante qui avait une pension à Lausanne. C'est là qu'elle a connu Charles Rochat, son futur mari, qui était commis postal à Lausanne et qui a gravi les échelons¹⁴.

* Le temps a passé dans la vieille chambre qui s'est obscurcie encore avec la fin de l'après-midi. Après avoir écouté ses souvenirs qui nous ont ramené de plein pied dans ce début de siècle, j'ai proposé à Mme Dépraz de consulter de vieux livres de photos qui avaient

Histoire des Mamiet

Les Mamiet, ils étaient sept ou huit enfants. Vous savez, la grande maison des Mamiet ^{15.}, Alphonse, Paullet, de l'autre côté Gustave qui était vieux garçon, et puis en bas Armand qui n'a pas eu d'enfants ^{16.}. En voilà déjà trois. Lina, la femme à Jules Golay, la mère à ces sept filles, Fanny, Lucie, Fréda, Aline, régente à Corsier, Méry qui avait marié Walter du Pont, sept filles ^{17.}. Votre papa doit les avoir connues.

Et puis voilà les Rochat de Mauraz, parce que Jules-Moïse avait un frère. Henri de Mauraz qui habitait Mauraz; ils étaient bien liés en Mauraz. Ils allaient y fener l'été. Voilà.

F / N

appartenu à ma grand-mère Ellen ou à ma tante Noni, sa soeur, et de me dire le nom de ces personnages oubliés de tous, ou presque, sauf d'elle qui les avait côtoyés bien autrefois.

NOTES

1. Mme Dépraz dit en général Jérémie, alors que le prénom complet est Jules-Jérémie. C'est le premier du nom, puisque la famille a compté trois Jules-Jérémie successifs:

- 1) Jules-Jérémie Rochat, syndic et député; 1832 - 1916; habita les Charbonnières.
- 2) Jules-Jérémie Rochat, député, 1868 - 1943, habita les Charbonnières.
- 3) Jules-Jérémie Rochat, écrivain en ses heures, 1898 - 1962; vécut à l'extérieur de la Vallée; mourut néanmoins aux Charbonnières où il venait parfois passer ses vacances et où il a été enseveli. Rédacteur au Journal du Jura à Bienne.

La maison des Jules-Jérémie, qu'ils habitèrent donc après chez le Pie d'où ils sont originaires, est cette grande ferme rose, en face du virage de la boulangerie, sur la route de Mouthe. Cette maison est la propriété actuelle de Madame Will. Deux des appartements ainsi que le rural et les champs sont affermés à la famille Genier. Mes parents, Gaston et Lina Rochat ont eu également habité cette maison les premières années de leur mariage; j'y suis même né! C'est la première bâtisse, ou plutôt c'était, de la longue lignée qui brûla en 1900 (voir un Village brûle, d'Annette Dépraz). Elle était encore, vers les 1885, une maison d'un seul étage qui avait été la propriété d'Alexandre Rochat, le beau-père à Jules-Jérémie I. Elle devait être l'une des plus ancienne du village. J.-J. la démontra et la reconstruisit

entièrement déjà avant l'incendie. Après celui-ci, elle fut reconstruite sur les mêmes murs.

2. Chez Jameli, autrement dit Perchette. De son vrai nom James Rochat, marchand de grenouilles et de poissons. Grande maison tri ou quadri-partite située aux "Chappes", c'est-à-dire dominant l'usine Valtronic et la petite maison appelée le Cabanon, propriété actuelle de Laurent Lugrin.

3. De la famille des Titouillon, frère de Mme Annette Rochat, dite familièrement la Tanet, et dont on parlera plus loin.

4. Les Dudan... Henri Dudan, venu régent aux Charbonnières, épousa Lydie Rochat, fille de Jules-Jérémie I. Les enfants: Camille Dudan, qui devint plus tard directeur du collège classique. Maurice Dudan, postier. Max Dudan, professeur. Camille Dudan est le père de Pierre Dudan, poète, écrivain, chansonnier, acteur, mort il y a quelques années. Camille Dudan est aussi l'auteur du poème ci-dessous qui rend hommage à ce village des Charbonnières qu'il considérait aussi comme sien:

TOUS ROCHAT

Rochat, ils le sont tous aux Charbonnières,
Et tous parents de toutes les manières,
Et fiers du nom! bien longtemps les Golay
À côté de la crème étaient le petit lait.
Grand'oncle un jour m'a donné sa parole
Que lorsque enfant il allait à l'école
Sa classe avait quarante-cinq Rochat
Dont quinze s'appelaient Charles Rochat.
Rochat est Rochat, un chat est un chat.

Rochat, vous dis-je, tous aux Charbonnières.
Les distinguer ? Trouvez donc les manières !
Voici : prenez le prénom, le surnom
Qui peint et qui pique, ironique ou non ;
Dans ces surnoms solides comme chêne,
O Rabelais, ta verve se déchaîne !
Ecoutez plutôt... un chat est un chat
Et tous au village, ils sont des Rochat.

Alors... plus un Rochat aux Charbonnières ;
L'Etat-civil s'écrit d'autres manières :
Sami, Gustave, Alphonse, Albert, Albin.
Paul de l'Épine et Marcel du Moulin,
Bourdon bâtit la Mousse, et Jérémie
A sa maison près de Chez-la-Julie
C'est Jules-Isaac, Marius du Gros Tronc,
Pipi, Doidon et Piyoion, Dzollion,
Ugène, Kakara, chez Pantalon,
Pitaume et Try, Thionville et Titouillon,
Et Pie, et Jules Saïset, vieux brave,
Saucisse, Piquebois, Senat, Chourave,
Et Lolet, Isalottet, Pivet, Tcherlu,
Julon-le-sourd, et le Niolas-Niolu,
Renard à courte queue, espèce unique,
Gousset, Le Coq, et Misère, et Panique,
Louion, Flobert et Fémile - allez-y,
Ballac et Cabado, Chez-la-Zazy,
Belzébut, Christ à la Niaque en goquette,
Et le Petit Constant, Constant Piquette
Numa du Cygne ... Eh Oui, un chat est un chat,
Et tous au village ils sont des Rochat.

Votre langue est bonne, O mes Charbonnières !
Ces noms pour sonner font peu de manières,
Enracinés, vifs, et gaillards, et verts,
Je suis le premier à les mettre en vers,
Je souris ce soir, prenant leur défense,
J'entends avec eux chanter mon enfance,
Surnoms bien aimés ! Un chat est un chat,
Et tous au village ils sont des Rochat.

Lausanne, le 28 février 1937. Camille Dudan
fils d'Henri et de Lydie, née Rochat.

5. Mottier, un des anciens buralistes des Charbonnières.
6. L'oncle Jean. Mon oncle, frère de mon père Gaston qui est né en 1910. Autres enfants: Samuel Rochat dit Mumu, ancien greffe-municipal; Marie, Ada. Leur père, Jules, était originaire de l'Épine. Il racheta chez Louis-Etienne qu'il légua plus tard à son fils Jean. Il avait racheté plus tard chez le Gros Elie, propriété actuelle de Samuel Rochat.
7. Mme Dépraz parle de ce Pour comme s'il était presque encore vivant. Ayant vécu son enfance avant 1877 (date de construction du nouveau collège), ayant donc fréquenté le vieux collège, il dut vivre et décéder il y a déjà longtemps. Il s'agit très certainement d'une erreur chronologique.
8. Hector-Albert Rochat dit Titi ou le Tiste. De la famille des Titouillon, fils d'Albert-César (voir arbre généalogique correspondant). Il habita le Bugnon quelques années après son mariage et avant de reprendre la ferme ancestrale habitée aujourd'hui par son fils René.
9. Chez Cabado. Orthographe peut-être personnelle. En fait c'étaient de ces noms que l'on prononçait tous les jours, mais que l'on écrivait jamais. Ces maisons se trouvaient entre l'Abri, propriété actuelle de Guy Juriens pour la partie orientale, de Gérald Rochat fils d'Edgar pour la partie occidentale, et chez Jameli dit Perchette. Elles domineraient à l'heure actuelle, si elles existaient encore, l'usine Valtronic. C'étaient de très vieilles maisons basses qui devaient probablement être parmi les plus anciennes du village. On peut les voir sur la grande photo du village établie par Jullien Editeur à Genève avant l'incendie de 1900. Comme aussi sur la gravure de Devicque consacrée aux Charbonnières en 1852.
10. Cette histoire ne pourrait être qu'une aimable légende. Il serait bien étonnant que la forêt du Risoux n'ait pas pu fournir deux colonnes au clocher du temple!

Et qu'il ait fallu aller en voler sur le Mont-Tendre!

11. Si la tranchée peut encore se voir, le rond par contre semble avoir complètement disparu. Il existe une vue de ces travaux. Il existe également des vues assez peu connues de la vieille ferme de Bonpont, ainsi que des usines qui sont en passe de s'effondrer.

12. Ces grains de fer que l'on retrouve encore d'ailleurs en retournant les jardins et qui ont la grosseur d'une noix, étaient appelés autrefois "boulifers".

13. En fait ils n'avaient pas construit le Grand Bazar du Pont. Ils le rachetèrent simplement et poursuivirent l'exploitation du magasin. Exploitation qui fut reprise plus tard par Samuel Rochat dit Mimi, sauf erreur petit-fils d'Ernest Rochat.

14. Charles Rochat, frère d'Annette Rochat et fils de Moïse Rochat (voir arbre généalogique p. 27).

15. La grande maison des Mamiet, c'est-à-dire chez Alphonse premier, marchand de vin. Il y a cette grande maison des Mamiet... et les Mamiet de l'Épine... Quelle corrélation entre ces deux familles? C'est ce que nous n'avons pas pu établir et ce que nous avons oublié de demander à Mme Dépraz. Qui saura nous renseigner?

16. L'oncle Armand. Habita donc cette grande maison des Mamiet. Partie nord-ouest, propriété actuelle de Maurice Rochat descendant de la famille. L'autre appartement de cette partie nord-ouest était habitée par Gustave qui était vieux garçon. Cette partie, à la mort de Gustave et de l'oncle Armand, sera reprise par Paul Rochat, dit Paulet, fils d'Alphonse premier, père de Maurice Rochat actuel propriétaire. Alphonse second, frère de Paulet, quant à lui, reprit la partie sud-est. L'oncle Armand était aussi propriétaire de la Palestine, petite propriété au-dessus du village. Elle fut rachetée par Elie Rochat-Golay qui la donna au village des Charbonnières par testament en 1926.

17. Les filles à Jules Golay: Fanny, 1867, épousa Henri

Rochat Saïset - Camille Louise, 1869, épousa Joseph François Hirtzel, régent - Lina Lucie, 1871, épousa Elie Rochat (propriétaire futur de la Palestine) - Aline, 1874, régente - Réda, 1877, épousa Auguste Mounoud, pasteur - Méry, 1880 - Nellie, 1883 -.

FIN DE L'INTRODUCTION (p. 5) ...

Pour l'instant retrouvons Mme Dépraz... La pendule a sonné trois coups, assez graves. Nous sommes dans sa chambre où la lumière est allumée, car elle est un peu sombre avec ses fenêtres qui donnent sur le nord, sur la ruelle...

Connaissez-vous l'histoire du vieux Jérémie ? Non ? Et bien la voici... Et l'histoire des deux grandes colonnes qui soutiennent les balustrades du temple ? Encore non ? Alors je vous laisse; il est grand temps que vous vous plongiez dans ces "Souvenirs du début du siècle".

Les Charbonnières, le 5 III 1988.

Cette brochure a été imprimée en 1988, en avril,
aux Charbonnières.